



HAL
open science

**Colette Zytnicki, Un village à l'heure coloniale. Draria,
1830-1962.**

Antonin Plarier

► **To cite this version:**

Antonin Plarier. Colette Zytnicki, Un village à l'heure coloniale. Draria, 1830-1962.. 2020. hal-03449136

HAL Id: hal-03449136

<https://hal.science/hal-03449136>

Submitted on 6 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colette Zytnicki, *Un village à l'heure coloniale. Draria, 1830 – 1962*, Paris, Belin, 2019, 320p, 24 €.

Dans son dernier livre, Colette Zytnicki propose d'écrire l'histoire d'un village de colonisation située dans la campagne environnant Alger. L'historienne, professeur émérite de l'université Toulouse II, comble ainsi un relatif vide historiographique à l'intérieur du champ dynamique de l'Algérie à la période coloniale. Si les monographies de village et de petites villes coloniales constituent un genre prisé par les descendants d'Européens d'Algérie, ces ouvrages expriment souvent une nostalgie vis-à-vis d'un monde perdu dont l'auteure annonce dès les premières lignes vouloir se départir¹. Le village de Draria fait partie de son histoire familiale mais ce legs familial et colonial est tenu à respectueuse distance grâce à son propos et à sa démarche scientifiques.

L'introduction présente un projet convaincant sur le plan historiographique se situant à la croisée de l'histoire du quotidien et des *subaltern studies*. L'historienne choisit de saisir le village dans sa quotidienneté s'inscrivant dans la filiation d'Alf Lüdtke². « La trame de la vie », la « banalité qui fait le fil des jours » (p. 9) constituent le fil conducteur de l'ouvrage qui propose de traquer la situation coloniale sous un angle finalement original. Les *subaltern studies* fournissent logiquement le pendant de cette première source d'inspiration. Lire « à contre grain » (p. 14) les sources dont l'écrasante majorité est produite par l'administration coloniale relève de l'effort nécessaire et d'ailleurs globalement partagé par les historiens des périodes coloniales. La référence à Gayatri Chakravorty Spivak est moins évidente (p. 15). L'article souvent citée de la politiste ne répond pas à sa fameuse question (Les subalternes peuvent-ils parler ?) et n'aide pas forcément à se poser le problème de l'écriture d'une histoire des populations subalternes à nouveaux frais.

Les deux premiers mots du chapitre 1, « j'imagine » (p. 17), indiquent fort à propos une qualité essentielle et difficile à mettre en œuvre pour mener à bien un tel projet d'écriture. Comment en effet manipuler les sources arides de l'administration coloniale ? Comment les faire parler pour faire émerger les sensibilités, les émotions et la densité des parcours s'entrechoquant dans le cadre d'un village de colonisation ?

¹ Sur le village de Delly Brahim, voisin de Draria voir par exemple : Arlette Schneider, *Les Collines de l'Espoir : Premier village français d'Algérie. 1830 – 1960*, Chemillé sur Indrois, H. de Chivré, 2006.

² Alf Lüdtke (dir.), *Histoire du quotidien*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994 (trad. 1989).

Ses sources, en effet, ne parlent guère même si l'auteure cherche à les multiplier. Les fonds de la série L du gouvernement général et celui de la série M de la préfecture d'Alger (relatifs tous deux à la colonisation foncière) constituent 75 % des côtes citées dans les quatre premiers chapitres qui comprennent toute la période coloniale à l'exclusion de la guerre d'indépendance formant le cinquième et dernier chapitre. Ces fonds sont peu prodigues de mots et de paroles des acteurs en dépit de quelques lettres de réclamation, de doléance ou de contestation adressées aux autorités coloniales par des colons déçus ou, plus rarement, des colonisés spoliés. A côté de ces sources archivistiques, l'auteure a ponctuellement recours aux fonds de l'instruction publique (Série S) du gouvernement général, à ceux du maintien de l'ordre (série F) ou de l'administration des indigènes (série I) de la préfecture d'Alger qu'elle combine avec de nombreuses sources imprimées. Restituer le quotidien colonial à partir de ces sources relève d'une gageure et les difficultés pour ce faire sont nombreuses.

L'auteure souligne d'ailleurs celles rencontrées en Algérie pour consulter les fonds de la commune demeurés sur place ou collectés à la wilaya d'Alger qui eurent sans doute compléter sa documentation au même titre que les archives cadastrales dont l'accès lui fut également refusé.

Comment, dès lors, remplir les objectifs fixés en introduction ? Le chapitre 1 propose de restituer les premiers temps du village de colonisation. A contrario des monographies précitées, l'auteure prête une attention particulière aux multiples chocs produits par l'appropriation coloniale et à l'histoire longue d'un territoire prisé des notables algérois de la Régence. L'arrivée des premiers colons à l'issue de leur voyage fait par ailleurs l'objet d'un récit sensible et réussi.

Les chapitres 2 à 4 retracent l'histoire et les transformations sociales, économiques et politiques d'un village progressivement structuré autour de la viticulture où co-existent les populations européennes et algériennes. La restitution du contact colonial reste une gageure, tant les sources ne le mettent guère en valeur. Ainsi, lorsque l'auteure montre comment dans « l'entre-trois-guerres », la présence de la population algérienne progresse dans le village passant de « 47 personnes en 1926 à 266 en 1954 ». L'auteure précise que « les vieilles maisons de colons étaient, pour certaines, habitées par les populations musulmanes » (p. 198) mais ce que cela signifie en termes de transformations concrètes des rapports sociaux ne peut pas être véritablement exploré par l'auteure.

De ce point de vue, pour cette période et à plus forte raison pour la période de la guerre d'indépendance, des enquêtes orales côté algérien n'auraient-elles pas pu faire entendre la parole des subalternes ? L'auteure a réalisé des entretiens avec trois personnes descendantes des premiers colons et présents en Algérie de 1940 à 1962. En quoi furent-ils satisfaisants ? On imagine sans doute les embûches de la mémoire qui peuvent appauvrir le contenu historique de ces enquêtes mais constituent-ils des obstacles insurmontables ? N'aurait-il pas été possible de développer le corpus d'entretiens afin d'approfondir la confrontation entreprise entre sources orales et écrites ? Durant la période de la guerre d'indépendance particulièrement, des témoins peuvent compléter utilement les journaux de marche et d'opération utilisés.

L'ouvrage pose finalement une série de questions quant à son projet et quant à la délimitation de son objet. Quelles difficultés présente un projet mêlant histoire du quotidien et celle du village de ses ancêtres ? Une histoire du quotidien doit-elle être une histoire locale ? Les propositions stimulantes exposées en introduction étaient-elles réalisables en prenant Draria pour théâtre ? D'autres sources n'auraient-elles pas pu être mobilisées ?

Antonin Plarier